

DANS LE PAYS DES SUICIDES

Rien de plus fréquent que le suicide en Chine. On l'y rencontre toujours et partout : dans toutes les échelles de la vie sociale, chez les riches et les pauvres, chez les femmes et les enfants, chez les maîtres et les serviteurs. Le Chinois semble ne point être attaché à la vie. Pour un rien, il lui dit adieu et s'en va dans l'autre. Foncièrement égoïste, privé des notions du devoir à l'égard de ses prochains, faible de caractère, ayant en outre peu d'attaches avec la joie et le bonheur de vivre, il n'a pour elle ni nos aspirations, ni même nos préjugés. Les deux raisons principales qui influent chez nous sur le nombre des suicides : la crainte de l'inconnu et les souffrances qu'entraîne souvent la mort, n'existent presque pas pour le fils du Céleste Empire. Pourvu qu'il soit sûr d'un bon cercueil et d'un bel enterrement après avoir trépassé, le reste lui est indifférent. Moins sensible à la douleur que nous autres Européens, il se livre sur lui-même à des mutilations qui nous feraient dresser les cheveux d'effroi. La pendaison ou un bon coup d'épée dans le ventre ne l'effrayent aucunement et il s'en va de ce monde avec la même insouciance qui l'avait toujours guidé à travers la vie.

Cette indifférence pour la vie se manifeste même d'une façon bien étrange dans la facilité avec laquelle on y trouve des remplaçants pour se laisser enlever la tête. Tel meurtrier condamné n'a qu'à délier les cordons de la bourse pour trouver un de ses compatriotes prêts à se faire exécuter pour son compte. La décapitation des mandarins, après les massacres des missionnaires chrétiens, n'est très souvent qu'un leurre pour tromper la vigilance des gouvernements européens.

Ces fonctionnaires trouvent toujours quelques pauvres diables prêts pour une somme de quelques centaines de francs et un enterrement de première classe à se faire trancher la tête à leur place.

On conçoit aisément que la misère chinoise aidant, le nombre des suicides doive y atteindre des proportions fabuleuses. M. le Dr Matignon, attaché à la légation de France à Pékin et à qui nous devons déjà des études des plus méritoires sur la Chine, étudie à son tour cette question si intéressante que les voyageurs ne son avertis arrivés à éclaircir d'une façon suffisante. Profitant de sa situation exceptionnelle de médecin de la légation qui le met en contact permanent avec les malades et les malheureux, et lui ouvre d'autre part toutes les sources de renseignements, le Dr Matignon nous donne dans les *Archives d'anthropologie criminelle*, juillet et août, (paraissant chez A. Storck, à Lyon), quelques éclaircissements nouveaux sur ce phénomène démographique qui ne manque pas d'intérêt passionnant.

L'auteur croit avant tout possible de dégager les motifs principaux du suicide chinois qui découleraient suivant lui, de la vengeance et de la rancune ; de la jalousie ; d'une situation pénible dans laquelle est le suicidé et surtout de la *perte de face*, cause des plus bizarres et dont nous trouverons plus loin l'explication. Viennent ensuite la question d'argent, la piété filiale, la fidélité conjugale, la misère, la folie et la religiosité.

Commençons par la vengeance ou la rancune. Le chinois est un être vindicatif par excellence. Le plaisir de faire expier au prochain le tort que celui-ci a à son égard le pousse quelquefois à des décisions suprêmes. Ajoutons du reste qu'au fond de toute vengeance on retrouve la question d'argent. Un individu a été ruiné par un autre : il va se pendre à sa porte. Deux concurrents se font une guerre acharnée ; celui qui se sent le moins fort avale de l'opium et va mourir dans la boutique de l'adversaire. Un plaideur perd son procès qu'il croit juste et honnête. Faute d'argent pour graisser la patte aux magistrats, afin d'obtenir gain de cause en appel, il s'en va mourir devant la maison de son ennemi, ce qui amène souvent la révision de la chose jugée et la ruine de son rival.

Le chinois qui veut se venger, nous dit M. Matignon, prend toutes ses précautions pour que sa mort porte les fruits désirés. Non seulement il s'arrête à tel ou tel mode de suicide, mais encore, il a soin de

glisser dans son gilet ou dans sa botte une sorte de réquisitoire dans lequel il explique les mobiles qui l'ont poussé à cette résolution extrême, et dénonce à la justice la personne cause occasionnelle de sa mort. Ce papier tombe entre les mains du délégué de la justice, qui seul a le droit d'examiner le premier les cadavres. Mais voici le plus haut degré de raffinement dans la préméditation de la vengeance. Certains suicidés craignent que leur réquisitoire ne soit volé et, partant, que la justice ne puisse leur donner satisfaction posthume. Ils l'écrivent sur leur peau, sachant que personne n'osera y toucher, car un préjugé chinois prétend qu'il est impossible de faire disparaître les caractères tracés sur l'épiderme d'un mort.



La femme de Tchou-yen-Chéou

Souvent la personne ainsi visée par le candidat au suicide s'en aperçoit à temps et jette à la porte ou chasse de devant sa maison son ennemi moribond.

Le chinois tremble devant le suicide par vengeance, source de tracasseries judiciaires et de la ruine matérielle pour celui contre qui il a été dirigé. Rien donc d'étonnant que le suicide soit devenu dans l'Empire Céleste une matière à chantage. Simon raconte dans la *Cité Chinoise* une anecdote typique :

« Un homme chargé de sapèques rencontre, sur un pont, un autre homme qui les lui enlève.

« — Voleur, rends-moi mes sapèques !

« Le voleur court.

« — Voleur, si tu ne me rends pas mes sapèques, je me noie ! » Et, comme par enchantement, le voleur s'exécute et rend l'objet volé.

Car un suicide est toujours une triste affaire pour celui qu'il menace de représailles.

La justice chinoise est chose fort dispendieuse, ruineuse même, sans parler des mauvais traitements que pendant de longs mois elle fait subir dans les prisons. Aussi, très souvent, pour éviter la ruine des siens et la pénible situation de prévenu, celui pour lequel on s'est tué, se tue à son tour : ces *suicides par ricochet* sont communs.

Le suicide par vengeance paraît tout naturel aux Chinois. Le seul regret d'un homme qui va se suicider est de ne pouvoir recommencer. On cite le cas d'un homme qui, au moment de se suicider, déplorait les circonstances qui l'empêchaient de se tuer devant la porte de deux ennemis et l'obligeait à se localiser à un seul.

Passons à la jalousie et à la colère qui recrutent les suicidés, surtout parmi les femmes. Etant donné leur caractère impulsif, le moindre mouvement d'humeur, un mécontentement léger les amène à cette résolution suprême. Ce qui contribue surtout au suicide des femmes, c'est l'organisation défectueuse de la famille chinoise. Les filles seules quittent la maison paternelle ; les fils y restent et y amènent leurs femmes qui demeurent sous la tutelle et la domination despotique de leur belle-mère. D'autre part, la polygamie, sous forme de concubinat, contribue à l'infortune des femmes qui ne voient dans le mariage qu'un enfer qu'il leur est difficile d'éviter. D'après Dyer-Ball, dans certains districts, les jeunes filles craignent le mariage à ce point qu'elles se réunissent pour résister et essayent de protester, en se prenant en groupe par la main et en se jetant ensemble dans les mares.

Mais transportons-nous dans l'intérieur d'une famille chinoise.

Les brus sont soumises à l'autorité de leur belle-mère. Il y a, entre belles-sœurs, une hiérarchie, résultant de l'âge, la femme de l'ainée a le pas sur celle du cadet, qui a le droit de commander aux femmes des frères plus jeunes ; de là, des sources permanentes de contestations, des tiraillements, pour tout et pour rien, des vexations fréquentes pour des questions de préséances : telle qui devrait être la première, est mise au deuxième rang et, telle qui, par l'âge de son mari, ne devrait avoir qu'une autorité minime, a voix prépondérante. Les discussions prennent d'abord un caractère aigre-doux, puis franchement aigre. On en arrive aux gros mots ; des insultes sont échangées ; les mânes des ancêtres, eux-mêmes, ne sont point respectés et on en vient aux querelles violentes qui empoisonnent la vie des femmes. Un beau jour, impatientées, elles se noient dans un puits ou avalent de l'opium.

Les suicides de femmes par ricochet ne font qu'augmenter le nombre déjà considérable de ce genre de morts volontaires. A ce sujet, voici une anecdote qui remplirait de stupeur une courtisane européenne :

Une demi-mondaine de Pékin avait deux amants. L'un d'eux devint, un jour, horriblement jaloux de l'autre et prit de l'opium à dose suffisante pour passer de vie à trépas et laisser la place libre à son heureux rival. Celui-ci ne fut nullement satisfait de la délicate attention de son co-associé d'hier ; cette mort, dont la cause ne faisait de doute pour personne, allait lui donner maille à partir avec la justice. Pour simplifier la procédure, il prit de l'opium à son tour. On voit, en Occident, quelques-unes de nos plus brillantes « tarifiées » se tailler une petite célébrité éphémère, dans le suicide des jeunes hommes, à l'âme simple et candide, qui se font sauter la cervelle pour elles. Deux suicides seraient la gloire ! Notre élégante Pékinoise, plus modeste, comprit que ces deux morts, loin de lui faire une réclame retentissante et lucrative, ne pourraient que lui procurer des démêlés avec la justice, elle imita ses deux protecteurs et avala suffisamment d'opium pour aller les rejoindre dans l'autre monde.

Les belles-mères se chargent partout d'expédier pas mal de brus *ad patres*. Leur rôle commence, du reste, bien avant celui d'une belle-mère européenne. Les enfants sont fiancés dès l'âge le plus tendre et très souvent, la fiancée, âgée à peine de quatre à six ans, s'en va dans la maison de sa future belle-mère, qui la terrorise comme si le mariage avec son fils avait déjà eu lieu. Le rôle de la belle-mère dans la société chinoise est tellement important, qu'on ne demande jamais à une jeune femme : « Êtes-vous heureuse dans votre nouvelle famille ? » Mais : « Dans quels termes êtes-vous avec votre belle-mère ? » Le Dr Matignon conte, au sujet de la cruauté des belles-mères, un fait des plus révoltants :

« J'ai soigné, au commencement de l'année dernière, à l'hôpital français de Hang-Kang, une petite fille âgée de neuf ans, fiancée depuis plusieurs années. Elle avait été rouée de coups par sa belle-mère et portait sur le corps des plaies nombreuses. Elle resta plusieurs mois à l'hôpital et demanda aux religieuses de la conserver auprès d'elles, pour la soustraire à l'autorité de la mère de son fiancé, chez laquelle elle n'osait revenir par crainte de mauvais traitements. Ceux-ci peuvent aller jusqu'à la torture et entraîner la mort.

(La fin au prochain numéro)

LES AVEUGLES A L'ÉCOLE

(Voir gravure)

Voir souffrir les enfants, c'est une souffrance atroce : il faudrait un cœur de tigre pour n'en être pas ému.

Une souffrance d'enfant peut ne pas durer, ou du moins, elle peut avoir un terme. Comme on a le cœur brisé, cependant, par un sanglot de ces petits anges !

Mais une souffrance dont l'origine est au berceau, la fin à la tombe... une souffrance qui dure une vie... le cœur se crispe, la plume est impuissante à rendre